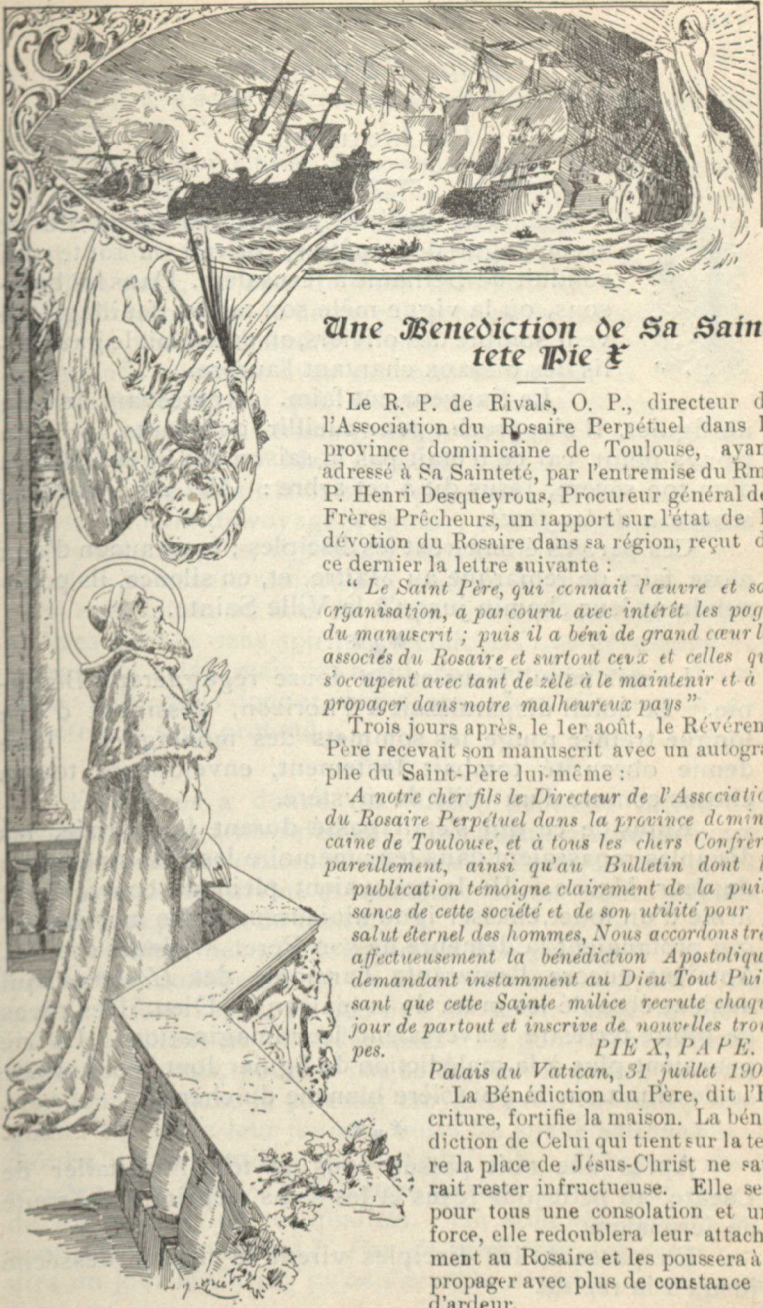


PAGES
MANQUANTES



LA VIERGE ET L'ENFANT—(*Sassoferato.*)
Acad. de St Luc, Rome.



Une Bénédiction de Sa Sainteté Pie X

Le R. P. de Rivals, O. P., directeur de l'Association du Rosaire Perpétuel dans la province dominicaine de Toulouse, ayant adressé à Sa Sainteté, par l'entremise du Rme P. Henri Desqueyrous, Procureur général des Frères Prêcheurs, un rapport sur l'état de la dévotion du Rosaire dans sa région, reçut de ce dernier la lettre suivante :

“ Le Saint Père, qui connaît l'œuvre et son organisation, a parcouru avec intérêt les pages du manuscrit ; puis il a béni de grand cœur les associés du Rosaire et surtout ceux et celles qui s'occupent avec tant de zèle à le maintenir et à le propager dans notre malheureux pays ”

Trois jours après, le 1er août, le Révérend Père recevait son manuscrit avec un autographe du Saint-Père lui-même :

A notre cher fils le Directeur de l'Association du Rosaire Perpétuel dans la province dominicaine de Toulouse, et à tous les chers Confrères pareillement, ainsi qu'au Bulletin dont la publication témoigne clairement de la puissance de cette société et de son utilité pour le salut éternel des hommes, Nous accordons très affectueusement la bénédiction Apostolique, demandant instamment au Dieu Tout Puissant que cette Sainte milice recrute chaque jour de partout et inscrive de nouvelles troupes.

PIE X, PAPE.

Palais du Vatican, 31 juillet 1905.

La Bénédiction du Père, dit l'Écriture, fortifie la maison. La bénédiction de Celui qui tient sur la terre la place de Jésus-Christ ne saurait rester infructueuse. Elle sera pour tous une consolation et une force, elle redoublera leur attachement au Rosaire et les poussera à le propager avec plus de constance et d'ardeur.

Page d'Évangile

LES INUTILES !



AR une belle matinée de printemps, le Christ accompagné des apôtres, suivait la route qui conduit de Béthanie à Jérusalem. Dans les buissons, où la vigne mêle son tendre feuillage au vent sombre des oliviers, on entendait le gazouillis des oiseaux chantant l'aurore.

Le Sauveur eut faim. Apercevant de loin un figuier, Il s'approcha pour cueillir des fruits, et n'en trouva point, car ce n'était pas la saison des figues. Alors d'un ton sévère, Jésus dit à cet arbre : *Nul désormais ne mangera de ton fruit.*

Ces paroles étonnèrent les disciples ; mais aucun d'eux n'osa faire de remarque au Maître, et, en silence, ils poursuivirent leur chemin jusqu'à la Ville Sainte.

Le soir venu, Jésus et les douze regagnèrent Béthanie. Le soleil disparaissait à l'horizon, dessinant d'une longue traînée rouge les sommets des montagnes. Une demie obscurité tombait lentement, enveloppant toutes choses comme d'un voile de mystère.

Emus de ce qui s'était passé durant la journée, les disciples repassaient dans leur mémoire les enseignements de leur Maître. Ils le revoyaient plein de courroux et armé d'un fouet, chasser ignominieusement les marchands qui profanaient la demeure de son Père. A leurs oreilles tintaient encore l'enivrante harmonie des *Hosanna* qui avaient ébranlé les murs de la maison de Dieu. Des rêves de gloire terrestre traversaient leur imagination. Ils ne pensaient plus à la malédiction du figuier dont la silhouette se dessinait sur la poussière blanche du chemin.

Après une nuit passée sous le toit hospitalier de Lazare, au petit jour Jésus et les siens reprirent la route de Jérusalem.

En passant, les disciples virent le figuier desséché jusqu'à la racine.

Maître, s'écria Pierre, le figuier que vous avez maudit a séché.

Pourquoi, ô Christ, avez-vous frappé de malédiction cet arbre ? Il n'était pas coupable. N'obéissait-il pas aux saisons que vous avez vous-même marquées ? Et cependant, à votre parole, ce pauvre figuier est mort, à votre parole à vous, qui avez toujours manifesté de la douceur, qui avez recommandé de ne pas achever le roseau à demi brisé, de ne pas éteindre la mèche encore fumante. Je comprends que vous ayez ordonné de couper et de jeter dans le feu le figuier qui, malgré des soins délicats, n'avait pas produits de fruits pendant trois ans. *A quoi bon occupait-il la terre ?* Mais ce beau figuier du chemin de Béthanie, il pouvait la saison venue, donner des fruits et apaiser la faim du voyageur épuisé ; et supposé même qu'il n'en produisit plus, il pouvait offrir son ombrage à l'homme et sa puissante ramure aux oiseaux du ciel. Sans doute vous avez fait là un acte de votre toute puissance, et les apôtres dont le sens spirituel n'était pas très développé ne virent que cela ; mais n'y a-t-il pas autre chose ? Vous avez voulu nous donner une leçon, dont j'essayerai de pénétrer le sens profond.

Dieu nous a donné du talent, peut-être même du génie ; il nous a libéralement, sans aucun mérite de notre part, accordé des grâces nombreuses. Pourquoi toutes ces semences de vie divine et humaine, sinon pour qu'elles germent et portent du fruit ?

Combien, hélas ! n'ont jamais rien produit ! Ils ont une noble intelligencce, et ils la laissent sans culture ; ils ont de la fortune, et, au lieu de s'en servir pour le bien, ils la gaspillent en folles dépenses ; ils pourraient avoir de l'influence, mais, pour ne pas se donner de peine, ils passent leur vie dans la paresse, croyant avoir beaucoup fait quand ils ont lu leur journal, suivi les conversations mondaines. *Vies inutiles, où tout est vide. Pourquoi donc occupez-vous la terre ?* D'autres feraient un si bon usage de vos biens et de vos qualités. Où sont vos fruits ? où sont même vos feuilles ? *Pas de pitié pour cet arbre sec, dira un jour le Christ, qu'on l'arrache et qu'on le jette au feu.*

D'autres travaillent, occupent une situation, peinent sans relâche dans les durs labeurs de leur profession, s'adonnent aux œuvres de charité et de régénération sociale ; ils paraissent produire quelque chose, et cependant approchez, cherchez dans tout ce vert feuillage : vous n'y trouverez pas un fruit. Ils font tout humainement, sans penser à Dieu, sans mettre à la source de leurs actions le principe vivificateur de la volonté divine ; où bien leur âme tuée par le péché est morte et ne peut produire des fruits de vie. A quoi sert de tant pleurer, de tant souffrir, de tant peiner, si à l'heure où passera le divin Juge, nos mains sont vides. La colère de Dieu éclatera, et l'irréremédiable malédiction tombera sur nous comme sur le figuier de Béthanie. " L'histoire est jonchée des débris de toutes les œuvres humaines que l'Esprit vivant de Dieu n'a pas édifiées et qui sont tombées sous les coups du temps. Elle est encombrée des cadavres des êtres stériles qui, nés du souffle de Dieu, n'ont pas répondu à son appel et ont trahi leur destinée."

Nous ne serons pas des inutiles. Nous avons trop reçu de Dieu pour nous condamner à la stérilité. L'inutilité c'est le déshonneur, la honte parmi les hommes ; c'est l'abaissement et la ruine des plus belles facultés de notre être, et c'est finalement la malédiction d'En-Haut.

Laissons le Sang du Christ qui bouillonne dans nos veines, produire des fruits de salut. Une bonne intention, un regard vers le ciel, un cri du cœur suffisent pour marquer du sceau divin toutes nos actions, et donner aux moindres d'entre elles un prix que Dieu seul pourra solder.

Jeunes gens, n'attendons pas pour produire des œuvres de salut que les belles années de notre jeunesse soient passées. Dieu aime les prémices. Seriez-vous assez ingrats et assez ennemis de vous-mêmes pour ne lui donner plus tard que les restes d'une vie mourante dont vous aurez épuisé la plus noble sève au service du monde et dans les plaisirs.

Hommes qui travaillez rudement, bien long déjà est le chemin parcouru. Que vous reste-t-il des sueurs de votre front, des larmes de vos yeux, des tristesses de votre

cœur, des fatigues de votre corps ? Rien, peut être. Vous avez travaillé comme des hommes, mais vous avez oublié que vous deviez toujours agir en chrétiens. *Vos mains sont vides !*

A l'œuvre donc ! Ne perdons pas un instant : la vie est si courte, les heures glissent entre nos mains sans que nous sachions comment. *Défendons-les contre l'ennemi ; n'en laissons ravir aucune parcelle ; remplissons-les de travaux utiles, capables d'orner notre esprit et surtout d'enrichir notre âme pour l'éternité. Alors, au jour où le Maître viendra, au lieu du terrible anathème : Jetez dehors ce serviteur inutile, il nous dira ces douces paroles : Venez, bons serviteurs ; parceque vous avez été fidèles dans les petites choses comme dans les grandes, et que vous avez travaillé pour le ciel, venez, entrez dans la joie de votre Dieu.*

FR. A. VUILLERMET, O. P.

— o —

La Bienheureuse Marguerite de Castello (Tertiaire Dominicaine)

(Suite)

III.—LA TERTIAIRE DOMINICAINE

ET apostolat civique et domestique ne suffisait pas à son zèle. Dans ses longues prières, elle en ébauchait un autre plus surnaturel encore et plus vaste, qui embrasserait le monde entier des âmes. Elle ne marcherait pas seule, mais s'associerait d'autres apôtres, épris de la même passion sainte, avec lesquels elle ne ferait qu'un même cœur, qu'une même âme et un même esprit tendus vers le même but. Car, le désir de la vie religieuse qui l'avait poussé à Ste-Marguerite, avait survécu malgré tout. Sans doute, elle ne devait plus songer au cloître ; la première épreuve ne lui avait guère réussi, et il semblait bien que c'était un signe de Dieu. Or, il y avait près de la maison de Grigia, un couvent de dominicains où souvent Marguerite se faisait conduire aux offices et surtout à la messe. Ils étaient très fervents, elle le savait, et, par comparaison en était extrêmement édifiée. Elle savait aussi qu'autour de ce couvent,

comme d'un centre aimé, plusieurs personnes, les meilleures de la ville, s'étaient réunies en une sorte de fraternité spirituelle, vivaient dans le monde, au milieu de leurs familles, s'appelaient sœurs et l'étaient réellement par l'amour senti de Jésus-Christ et de l'Ordre des Frères Prêcheurs. A cette famille dominicaine elles s'étaient reliées par une obéissance volontaire et un fraternel dévouement. Avec les Prêcheurs, elles priaient, faisaient pénitence, soutenaient la parole de leurs Frères par une vie exemplaire, et recevaient d'eux, en revanche, le pain et le vin d'une direction spirituelle sage, forte et toujours à leur service. Ce genre de vie répondait trop à ses désirs d'être à Dieu, et de travailler au salut des âmes, pour ne pas l'attirer beaucoup. Elle implora donc, comme une faveur, l'habit de tertiaire. Sa piété si connue, sa charité, son humilité, la perfection de sa vie entière lui furent une présentation suffisante, et, sans délai, avec un saint empressement, les pères et les sœurs acceptèrent cette providentielle recrue, chantant, à sa prise d'habit un *Te Deum* plus joyeux encore que de coutume.

Tertiaire dominicaine ! Ce ne fut pas pour elle un mot ni une parure qui devait cacher une vie de vulgarités. Ce fut chose sérieuse : une obligation devant Dieu et devant les hommes, d'être une chrétienne parfaite, capables de tous les sacrifices et de tous les héroïsmes. Elle tint parole. Le temps qu'elle ne consacrait pas au service familial de Grigia, elle le donnait à la prière. Son oraison devint plus fréquente et plus fervente. Elle s'y adonna désormais plusieurs heures dans la journée, et la nuit, après avoir dit ses matines avec ses frères les Prêcheurs, elle la prolongeait, comme son bienheureux Père, jusqu'à l'aurore.

Dieu aimait cette louange qui montait vers Lui d'un cœur si pur. Il descendait dans ce paradis à toute heure du jour et s'y entretenait avec son humble enfant, au souffle de l'Esprit. Sous des images tour à tour brillantes et simples, il lui faisait entrevoir ses perfections infinies, et la bienheureuse soulevée de terre, restait en extase des heures entières. Dans cette contemplation cœur à cœur, elle recevait sur la Foi et les plus grands mystères du Christianisme des vues si profondes, qu'elle en étonnait les théologiens de profession. David lui chantait ses psau-

mes, et sa mémoire s'en imprégnait si bien que, redescendue sur terre, elle les récitait sans oublier un seul verset. Elle en pénétrait les sens les plus mystérieux et les plus symboliques dont elle faisait les plus hautes et les plus édifiantes applications. Ils étaient la nourriture et l'ivresse de sa vie.

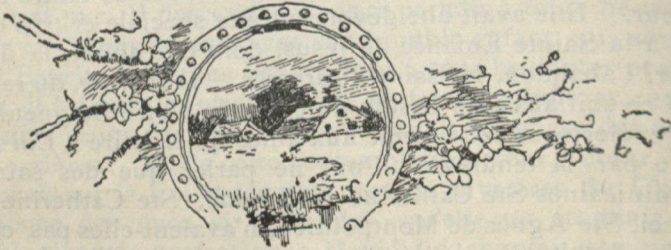
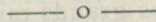
Sœur prêcheresse, elle se dédommageait toujours, par la conversation, de ne pouvoir porter la parole en public, pour la gloire de Jésus-Christ. La maison de Grigia était l'église où elle prêchait. Nous savons que les auditeurs n'y manquaient pas ; ils y cherchaient quelquefois plus la distraction que l'édification. Mais, peu à peu, l'apôtre ramenait l'entretien sur les choses spirituelles, d'où il ne redescendait plus. C'était, du reste, son sujet favori, naturel, tant son âme vivait au ciel. Non pas, certes, qu'elle ne sut se faire toute à tous, s'accommoder à toutes les faiblesses, pour les purifier toutes en Jésus-Christ. Mais dans les préoccupations les plus vulgaires de ses serviteurs, elle savait toucher le côté qui regarde Dieu, l'intention sanctifiante et rédemptrice de la Providence, elle leur montrait le ciel, et peu s'en fallait qu'elle ne les y emportât avec elle. Son visage s'animait, sa parole devenait ardente, ses yeux semblaient voir l'invisible, des étincelles partaient de son cœur, qui enflammaient les cœurs de ses disciples et les entraînaient au bien.

Cette âme virginale, dont la simplicité et l'innocence n'avaient pas été profanées par la vue des souillures terrestres, conserva toute sa vie l'ingénuité de l'enfance ; et quoique, par une grâce divine, son esprit se fut ouvert à la contemplation des plus grands mystères, elle garda toujours comme une inclination native vers les mystères les plus humains, si je puis ainsi dire, de la vie de Notre Seigneur. Elle avait une dévotion toute spéciale et très tendre à la Sainte Enfance de Jésus, dont elle aimait la douceur, l'abandon, les saintes caresses. Il semble, du reste, que ce soit aussi un besoin du cœur de Notre Seigneur de se révéler sous cette forme aux âmes qu'Il attire à Lui surtout par la tendresse. Pour ne parler que des saintes dominicaines Ste Catherine de Sienne, Ste Catherine de Ricci, Ste Agnès de Montpolitien, n'avaient-elles pas cette vision habituelle de Jésus enfant en particulier dans la

Sainte Eucharistie. C'est à l'autel aussi que notre sainte voyait fréquemment son doux Sauveur. L'apparition commençait à la Consécration et finissait après la Communion. C'était non-seulement la présence réelle, mais évidente, plus évidente et plus sûre que si le Christ se fut présenté à ses yeux de Chair. Notre Seigneur lui-même s'imprimait dans son imagination et son intelligence avec une telle puissance qu'elle eût souffert mille martyres plutôt que de douter de la réalité de la surnaturelle communication. Le Jésus Hostie se montrait à elle, le Jésus du Crucifix lui parlait. Comme St Thomas d'Aquin, comme Ste Catherine de Ricci, la Bienheureuse Marguerite eût plus d'une fois cette divine privauté. Chose d'autant plus remarquable, que ce n'était pas dans une église, pas dans une cellule de religieuses, mais dans la maison même de Grigia, sous le contrôle de tous ! Il semble que le Christ ait, d'une présence spéciale pour elle, habité ce nouveau portique du Ciel. Qu'est-il advenu du Christ miraculeux ? Il est allé se perdre, sans doute, dans la vénération de quelque trésor de Cathédrale, ou dans quelque pieux musée de famille. Mais, jusqu'à la fin du 18^{ième} siècle, une image en resta peinte sur le mur, dans la chambre même où la sainte l'avait tant vénéré, et des pèlerins en nombre sans cesse renouvelé, venaient lui demander, comme la Bienheureuse, le mot de leurs destinées éternelles.

FR. L. BOITEL, O. P.

(A suivre)

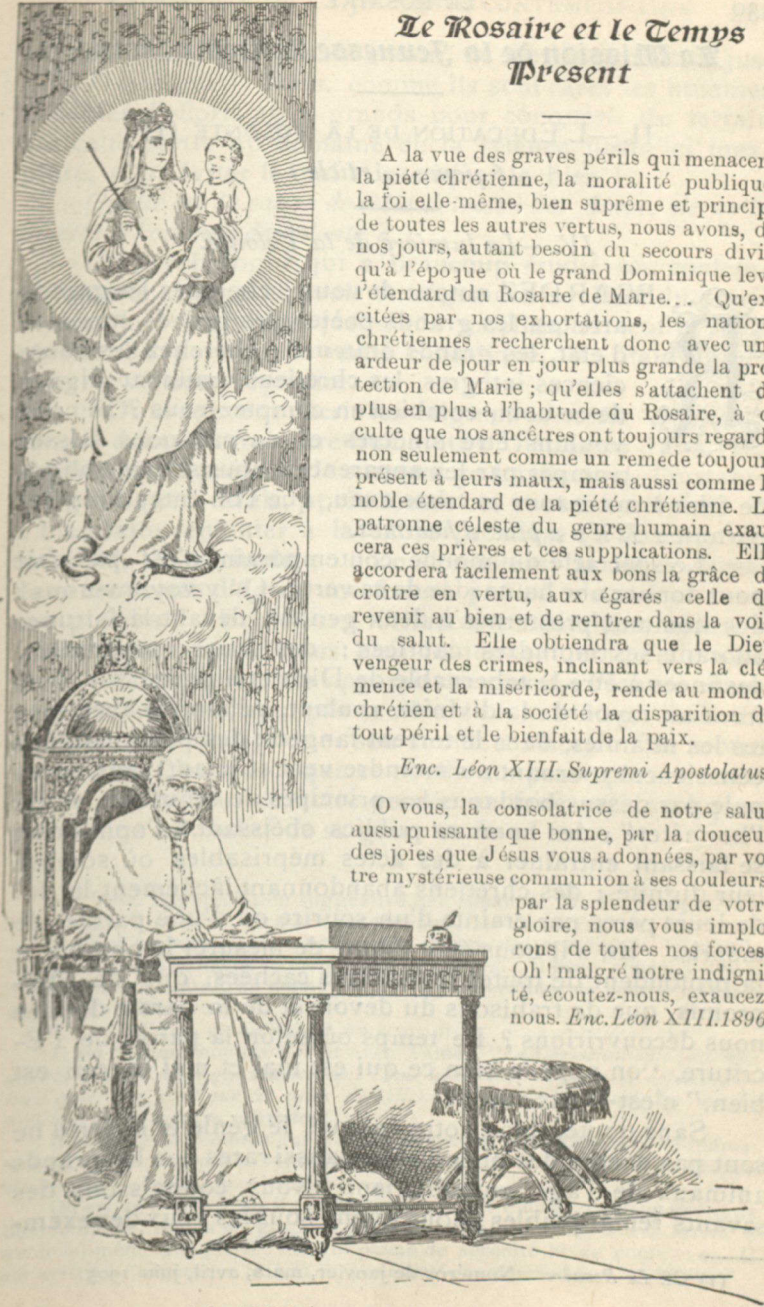


Le Rosaire et le Temps Présent

A la vue des graves périls qui menacent la piété chrétienne, la moralité publique, la foi elle-même, bien suprême et principe de toutes les autres vertus, nous avons, de nos jours, autant besoin du secours divin qu'à l'époque où le grand Dominique leva l'étendard du Rosaire de Marie... Qu'ex-citées par nos exhortations, les nations chrétiennes recherchent donc avec une ardeur de jour en jour plus grande la protection de Marie ; qu'elles s'attachent de plus en plus à l'habitude du Rosaire, à ce culte que nos ancêtres ont toujours regardé non seulement comme un remède toujours présent à leurs maux, mais aussi comme le noble étendard de la piété chrétienne. La patronne céleste du genre humain exaucera ces prières et ces supplications. Elle accordera facilement aux bons la grâce de croître en vertu, aux égarés celle de revenir au bien et de rentrer dans la voie du salut. Elle obtiendra que le Dieu vengeur des crimes, inclinant vers la clémence et la miséricorde, rende au monde chrétien et à la société la disparition de tout péril et le bienfait de la paix.

Enc. Léon XIII. Supremi Apostolatus.

O vous, la consolatrice de notre salut aussi puissante que bonne, par la douceur des joies que Jésus vous a données, par votre mystérieuse communion à ses douleurs, par la splendeur de votre gloire, nous vous implorons de toutes nos forces ! Oh ! malgré notre indignité, écoutez-nous, exaucez-nous. *Enc. Léon XIII. 1896.*



LÉON XIII ÉCRIVANT LES ENCYCLIQUES.

La Mission de la Jeunesse Contemporaine

II.—L'ÉDUCATION DE LA VOLONTÉ (1)

(4^{ième} Article)

IV.—La lumière de la Volonté.

REGARDEZ autour de vous ; cherchez les grands artistes, les grands poètes, les grands hommes d'état, les grands orateurs ; cherchez les consciences intègres, les chrétiens vraiment dignes de ce nom, combien en comptez-vous ? Si nous voulons être sincères et ne pas nous laisser tromper par les apparences, nous serons obligés de faire à notre tour ce triste aveu, que l'on entend répéter partout : *Il n'y a plus d'hommes.*

Le spectacle du monde contemporain n'est pas fait pour donner une haute idée de sa vertu. Qu'y voyons-nous ? des hommes prosternés à deux genoux devant la fortune, adorant ses moindres caprices ; des âmes immortelles, destinées à être le tabernacle de Dieu et à porter sur leur front un rayon de la divinité, roulant, pêle-mêle avec toutes les infamies, dans le torrent fangeux des passions ; des consciences tournant au moindre vent et jetant sans scrupule par dessus bord tous les principes de la justice et de l'honnêteté ; des hommes publics obéissant à l'opinion et se laissant entraîner à des actes méprisables où sombre leur dignité ; des chrétiens abandonnant lâchement la foi de leurs pères par crainte d'un sourire ou d'une parole de mépris. Et, s'il nous était donné de mesurer le nombre et la profondeur de toutes les misères cachées, que de compromis, que de trahisons du devoir et de la parole donnée nous découvririons ? Le temps où, selon la parole de l'Écriture, "on appelle bien ce qui est mal et mal ce qui est bien," n'est-il pas venu ?

Sans doute, dans notre époque, le génie et la vertu ne sont pas encore des phénomènes aussi rares que les grands animaux de l'âge antédiluvien. Nous connaissons des savants remarquables ; nous avons sous les yeux des exem-

(1) Cf. *Le Rosaire*. Numéros de janvier, mars, avril, juin 1905.

ples de dévouement, d'abnégation, de sacrifice, poussés jusqu'à l'héroïsme. Mais, comme ils sont rares les hommes capables d'efforts assez grands pour conquérir du terrain sur cette partie du domaine de la science jusqu'ici inexploré, pour éviter le mal et pratiquer le bien !

Quelle est la cause de cette détresse des âmes, de cette disette d'hommes de volonté ?

Un psychologue qui a beaucoup étudié ses contemporains et qui, après avoir étrangement souffert du terrible mal qui les ronge jusqu'aux moëlles, est enfin venu aborder au port de la vérité catholique, M. Paul Bourget (1), va nous répondre.

“ On a souvent décrit les origines de cette *dyspepsie morale* dont souffre notre humanité : l'abus de l'analyse, le libertinage précoce, le surmenage intellectuel, l'instabilité politique. Mais, après toutes ces causes secondes, il a bien fallu remonter à la cause première : l'absence de toute foi, l'incertitude. . . . En s'en allant, la foi a laissé dans ces sortes d'âmes une fissure par où s'écoulent tous nos plaisirs.” Et ailleurs, l'illustre académicien ajoute ; “ à une école pour nous bien lointaine, quoiqu'elle soit toute voisine, le monde apparaissait comme l'œuvre d'un père. Une âme, non pas semblable à la nôtre, mais la comprenant, faisait flotter son souffle à l'horizon de notre existence. C'est parce que ce souffle ne passe plus sur nos fronts que la fleur de notre pensée se fane mélancoliquement dans la vitalité de sa grâce et de sa force.”

(1) Voici l'appréciation suggestive que faisait de M. P. Bourget, de l'Académie Française, un autre académicien, M. Emile Faguet.

“ Voilà un homme qui a traversé le monde des sceptiques, le monde des pessimistes et même le monde des satanistes. Il les a aimés, il les a infiniment fréquentés, au moins jusqu'à leur ressembler un peu, et qu'est-il devenu en définitive ?

Un convaincu, un optimiste, un croyant.

Il est devenu l'homme qui dit avec Taine : “ *Le Christianisme est une grande paire d'ailes qui soutiennent l'âme humaine. Toujours, depuis dix-huit cents ans, sitôt que ces ailes défaillent ou qu'on les casse, les mœurs publiques et privées se dégradent*”

Il est devenu l'homme qui croit fermement à la réparation et au redressement de ce pays par la renaissance des mœurs religieuses et la renaissance des énergies provinciales.

Qu'est-ce à dire ? Qu'il avait commencé par étudier, dans un esprit de bienveillance, toutes les grandes pensées humaines et qu'il est arrivé à avoir lui-même une pensée forte et pleine de sérénité et de confiance. Il est arrivé à l'espérance et à la foi pour avoir commencé par la charité.”

Nous manquons d'hommes d'action parce que nous manquons d'hommes de principes. Ceux-là seuls, en effet, parviennent à faire leur marque, à s'imposer à l'attention de leurs concitoyens par des œuvres durables, qui croient à quelque chose, qui ont foi dans leur art, dans leur science, dans leur doctrine, qui ont toujours brillant devant les yeux l'idéal de leur vie, avec ses irrésistibles attirances.

Cela est vrai et pour la vie morale et pour la vie intellectuelle.

“ Pourquoi me passionnerais-je pour le droit, s'il n'est qu'une chimère de mon esprit ? Pourquoi m'emflammerais-je pour l'idéal, s'il n'est qu'une création éphémère de mon cerveau ? Pourquoi déploierais-je toutes les grandes ailes de ma pensée, si vous m'emprisonnez dans ce monde fini, et si une science exclusive, voilant devant moi toutes les perspectives de mes horizons, me refoule dans le cercle borné de ses expériences ? Si je ne suis qu'un être d'un jour, vaut-il la peine que je me laisse aller à rêver d'infini ? Non, non, si je viens de la terre, je n'ai qu'à m'y traîner, à y languir, à y ramper ; et, si les cieus sont vides, je serais bien naïf d'en célébrer la gloire. Cet azur attrayant est un piège ; il me semble transparent, et il n'est qu'un voile lugubre sous les plis duquel je n'ai qu'à vivre un instant et à mourir sans espoir.

De même, “ pour me rendre meilleur, il faut que je croie au bien, à l'obligation qui m'enchaîne à lui, il faut que je croie à mon âme. Il faut que je croie à ma liberté, à ma responsabilité, car, si je ne suis pas libre et responsable, je ne puis disposer de moi, me conduire au bien, m'éloigner du mal. Il faut que je croie non-seulement à l'utile dont je puis me priver sans souffrance, à l'agréable dont je ne puis me priver sans sacrifice, au nécessaire dont je ne saurais me priver sans péril, mais il faut que je croie à l'honnête, dont je ne puis m'affranchir sans lâcheté et sans honte. Il faut que je croie que les héros du devoir ne sont pas des naïfs, ni le devoir une illusion ; et si je m'en vais de ce monde, égorgé par un sicaire, écrasé par un tyran, il faut que je m'en aille, le cœur épanoui, l'âme sereine, convaincu que devant une loi incorruptible et vengeresse passeront tous ceux qui ont vécu, ceux qui ont souffert et ceux qui ont fait souffrir, les bourreaux et les victimes. Il

faut que je croie à l'éternelle balance qui pèsera dans la justice les âmes vivantes, leurs vertus, leurs sacrifices et leur martyre.

Si le scepticisme renverse ces croyances, comment voulez-vous que la vie morale subsiste? s'il les ruine sans merci, est-il possible que l'homme de bien, *le vir*, l'homme de lutte contre lui-même, de dévouement à outrance, l'homme qui ne calcule pas avant tout ses intérêts et ses plaisirs, mais qui place toujours en première ligne l'honnêteté, la justice, l'abnégation, l'homme qui a la vertu gravée dans sa chair palpitante, est-il possible que cet homme vive? Non, tous ceux qui sont en rupture de ban avec la vertu ont leurs convictions démantelées, et tous ceux qui font le bien regardent du côté de Dieu et de l'éternité. Le dernier mot de la vertu est au-delà de la tombe (1)."



Voyons pourquoi il nous faut des principes, si nous voulons être des hommes au vouloir robuste. Pour cela, faisons à la suite de saint Thomas d'Aquin, une petite excursion dans le domaine de la philosophie. Que mes lecteurs ne se laissent pas effrayer par ce mot. De la philosophie, de la vraie, de la bonne, — celle du bon sens, — ils en font tous les jours.

L'objet de la volonté, c'est le bien, réel ou apparent. Pour que cette puissance puisse se porter vers son objet, il faut non-seulement qu'il soit présent physiquement, mais encore il est nécessaire que je le connaisse. *Ce que je ne sais pas, ne me fait pas mal au cœur*, dit un vieux proverbe allemand, traduisant, sans érudition, mais avec beaucoup d'à propos, le classique *Ignoti nulla Cupido*. On peut connaître une chose, dit saint Augustin, ne pas l'aimer et ne pas la faire; mais il n'est pas possible d'aimer et de faire ce qu'on ne connaît pas.

Comment ma volonté, qui n'a point de relations directes avec les sens, connaîtra-t-elle son objet, en face duquel elle peut se trouver sans même le savoir?

Le seul flambeau qui éclaire les objets dans l'âme, c'est la pensée. La volonté dépend donc de la connaissance.

(1) Cf. P. Didon, O. P.

Par elle, nous savons clairement où nous devons aller et ce que nous avons à faire. C'est le phare qui nous montre le port où nous trouverons notre bien, et nous indique, par son lumineux sillage, la route à suivre.

Il faut montrer à la volonté ce qu'elle doit vouloir. Plus la lumière projetée par l'intelligence sera intense, plus l'objet apparaîtra avec toutes ses qualités et tous ses défauts, et plus aussi la volonté, par son mouvement instinctif d'attraction ou de répulsion qui l'incite à rechercher le bien et à fuir le mal, se portera vers lui ou s'en éloignera. Sans cette présentation lumineuse des objets, notre volonté est réduite à l'impuissance. Où aboutir en effet si nous n'avons pas de but ? Nous ne trouverons rien si nous ne cherchons rien. Semblable au navigateur imprudent qui prend la mer par une nuit sombre sans emporter ni carte ni boussole, et se trouve ainsi à la merci du vent et des courants contraires, nous marcherons dans les chemins de la vie sans savoir où nous allons, poussés par le caprice et entraînés par les influences les plus contradictoires.

D'où la nécessité, au point de vue moral, — et c'est celui qui nous occupe, — d'avoir des idées claires et précises sur le but à atteindre et sur les moyens à prendre pour y parvenir, si nous voulons que notre volonté, avec toutes ses ressources et ses énergies quasi infinies, s'y porte. Que ce but dans lequel nous voyons notre bien, notre perfectionnement, peut-être notre fin ultime soit toujours là, présent devant nous, et toujours nous le voudrons. Cela est tellement vrai que si l'objet contenu dans l'idée est le bien absolu et universel, ou du moins s'il nous apparaît comme tel, notre volonté se porte nécessairement vers lui ; car elle veut son bien, et ne demande qu'une chose dès qu'il lui apparaît : le posséder.

Il faudrait donner des exemples pour montrer la puissance d'une idée sur une vie. Je réserve à chacun de mes lecteurs le soin de faire cette constatation, non pas seulement dans la vie des héros et des saints, mais dans celle des personnes qui l'environnent, peut-être même, je le souhaite de grand cœur, dans sa propre histoire.

A quoi se mesure la ferveur de notre vie religieuse, sinon au degré de notre foi, de cette lumière intérieure qui nous éclaire sur notre destinée comme sur les moyens de

l'atteindre, et qui, en nous faisant entrevoir les magnifiques compensations de l'au-delà, nous donne la force de renoncer aux joies trompeuses de ce monde, de tout sacrifier, de tout vaincre, la pauvreté, la maladie et même la mort. Quelle différence, au contraire, dans la conduite de ceux qui ne pensent pas à ce bien suprême ! Ils ne font rien pour le conquérir, et leur vie chrétienne s'en va à la dérive.

Dans la société, quels sont ceux qui ont laissé des marques profondes de leur passage sur la terre ? Ceux qui avaient une idée, un but. Tous les grands noms, a-t-on dit, représentent une idée. Les désirs forts gouvernent le monde. Sans idée, sans désir, l'homme est insignifiant ; il ne creuse de sillon ni dans les âmes ni dans les choses.

Pourquoi aujourd'hui rencontrons-nous tant de jeunes gens qui en dehors de la médiocre situation où ils végètent, ne font rien et ne feront jamais rien, alors que, magnifiquement doués, ils promettaient beaucoup ? La cause, à mon avis, c'est que dans ces cervaux de vingt ans il n'y a pas d'idéal, pas d'ambition, nul effort à tenter pour atteindre un but qu'ils n'ont pas.

Il importe donc beaucoup de solidement ancrer dans nos esprits des principes sur lesquels nous pourrons conformer notre vie, sans jamais dévier. Tout ce que nous voudrions sera conforme à ces règles de conduite. Guidés par eux, nous marcherons dans la claire lumière, les yeux toujours fixés vers le but.

Appuyé sur ces convictions, solides, immuables comme la vérité elle-même, s'il s'agit du domaine moral et religieux "l'homme ne sera plus le navire désemparé et maltraité des flots ; il pourra reconnaître sa voie, réparer ses avaries et, sûr de son chemin, remettre à la voile, doubler les écueils et arriver au port : car rien ne prévaut contre une conviction ; le sophisme vient s'y briser comme la flèche contre le bouclier de fer ; elle est le blindage du robuste navire, invulnérable écaille sur laquelle les obus entre-croisés tomberont sans même y laisser de trace."

J'ai dit le rôle de la connaissance dans l'acte volontaire. N'allez pas l'exagérer et dire avec certains qu'il suffit de connaître pour vouloir, d'avoir des principes pour être un homme. Hélas ! nous passons notre vie à outrager nos

principes, à trahir par nos actes nos convictions les plus chères. On rencontre bien souvent de grands esprits sans volonté. La raison de cette opposition que nous constatons vient d'une certaine indépendance qui existe entre l'intelligence et la volonté, malgré la mystérieuse corrélation de ces deux facultés. Si l'intelligence voit le bien, la volonté l'accomplit. Si l'intelligence est la lumière de la vie, la volonté en est la force. La connaissance marche la première, montre le chemin où nous devons aller ; la volonté suit, et c'est sous son impulsion que nous atteignons le but.

Donc si nous voulons être des hommes au vouloir robuste, soyons d'abord des hommes de principes et de convictions (1).

FR. A. VUILLERMET, O. P.

(A suivre)

— o —

LE ROSAIRE DANS LES COLLÈGES

La dévotion au Rosaire de Marie est très florissante dans les collèges de notre Province. Chaque année, dès la retraite, c'est par centaines que les directeurs nous envoient des noms à inscrire sur les registres de la Conférie. Avec quel plaisir nous les transcrivons !

Propageons cette dévotion parmi la jeunesse. Elle développera en elle l'esprit de prière et de recueillement ce dont nous avons tant besoin aujourd'hui où, semble-t-il, nous sommes comme enveloppés dans un tourbillon de dissipation.

Un excellent moyen de faire connaître et aimer cette dévotion tant recommandée par les Papes est de répandre la Revue qui parle d'elle. Dans un grand nombre d'établissements les élèves s'y abonnent. Nous espérons que cette année le nombre de nos jeunes lecteurs augmentera.

(1) Nous recommandons à nos lecteurs la lecture des Conférences du R. P. A. E. Janvier, O. P., à Notre-Dame de Paris, spécialement celles des années 1904 et 1905 sur la "Liberté" et sur "les Passions."

Nous tenons à la disposition de nos abonnés celles de 1905 (en fascicules).

En Octobre !

En octobre, les jours qui suivent les vendanges,
Lorsque le ciel est clair, et qu'il fait du soleil,
Ont un charme secret et des douceurs étranges.

Le paysage rêve et la terre a sommeil ;
Et toute la beauté dont ce moment se pare,
On sent qu'elle est fragile, un peu souffrante, et rare

L'air est fait d'un cristal fluide qu'on croit voir
L'horizon délicat tremble dans les buées,
Et dès l'après-midi l'on sent déjà le soir.

Car le soleil a des lueurs atténuées ;
Il paraît très lointain et, sous ses pâles feux,
Les arbres ont toujours beaucoup d'ombre autour
[d'eux.

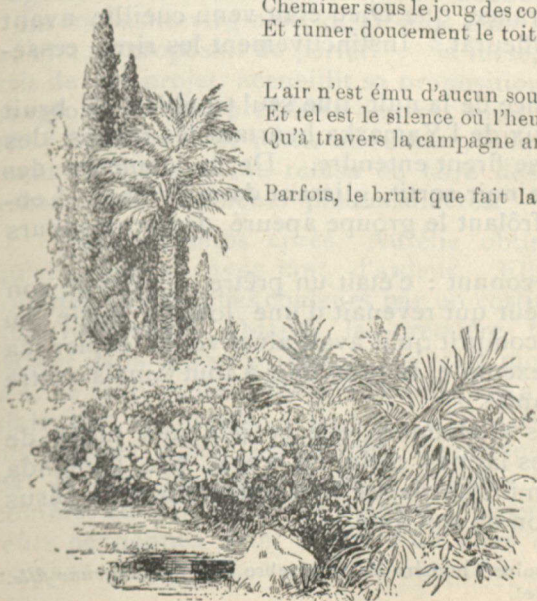
Touffus encor, les bois qui dorment à mi-côte
Ourlent déjà d'un or léger leur masse haute,
Et les fils de la Vierge argentent les labours.

Par la terre l'on voit, en blancheurs indécises,
Cheminer sous le joug des couples de bœufs lourds
Et fumer doucement le toit des maisons grises.

L'air n'est ému d'aucun souffle. Le vent attend . .
Et tel est le silence où l'heure se recueille
Qu'à travers la campagne anxieuse on entend,

Parfois, le bruit que fait la chute d'une feuille.

L. MERCIER.



*Une vraie Amie du Bon Dieu (1)**Mère Catherine Aurélie Caouette*

II.—TERTIAIRE DOMINICAINE



Par une belle soirée d'automne, Aurélie Caouette s'était laissé entraîner à une assemblée mondaine. Vers deux heures du matin, elle revenait à la maison paternelle, en compagnie de ses amies et de leurs frères. La lune filtrait doucement ses rayons d'argent à travers les grands arbres qui bordent la rue.

Elle venait de passer devant le cher couvent de Lorette, où, calme et heureuse, s'était écoulée son enfance et on arrivait à Notre-Dame du Rosaire. Ça et là des taches blanches émergeant des hautes herbes ; c'étaient les tombes du cimetière. Sous l'une d'elles, dans la terre encore fraîchement remuée, dormait son dernier sommeil sa chère petite Céлина Lafrance, que Dieu était venu cueillir avant que le mal ne l'effleurât. Instinctivement les rires cessèrent.

Dans le silence de la nuit, que seul troublait le bruit monotone des eaux de l'Yamaska heurtant les roches des rapides, des pas se firent entendre. De la demeure des morts un fantôme noir sortit, glissant dans l'ombre. Lentement il passa, frôlant le groupe apeuré des promeneurs tardifs.

Aurélie le reconnut : c'était un prêtre, le père de son âme, son confesseur qui revenait d'une longue veille au cimetière. Elle comprit qu'il avait ainsi voulu expier sa faute et, par cet exemple, la prémunir à tout jamais contre les périls de la vanité.

Rentrée dans sa chambre, elle se jeta aux pieds de son crucifix. Des larmes plein les yeux, elle demanda pardon d'avoir un instant laissé le monde disputer à Jésus l'entière possession de son âme.

(1) Voir "Le Rosaire" numéro de septembre *Une âme de jeune fille*. (Reproduction interdite).

Elle était jeune, de compagnie agréable ; était-ce donc un si grand mal que de goûter un peu aux plaisirs permis ? Une âme ordinaire, ignorante des délicatesses de l'amour divin eût pu se poser une telle question ; mais Aurélie, qui, chaque jour plus pressants, entendait au fond de son cœur les appels de Dieu l'invitant à une vie parfaite, vit dans sa conduite une infidélité. Combien elle la pleura ! “ Oh ! mon âme, s'écrie-t-elle, tu as péché, gémis sur tes infidélités ; soupire, puisque par tes fautes, hélas ! trop réitérées, tu as fait souffrir un Dieu qui t'a tant aimée. O péché hideux, tu me fais frémir ; je te déteste, je te rejette loin de moi ; tu n'entreras plus dans mon cœur qui jure à Dieu que lui seul y fera sa demeure habituelle. . . . Pourquoi vous ai-je tant de fois affligé, vous qui si souvent, par des inspirations du ciel, par la voix de mon guide, me disiez qu'en retour de tant de grâces il fallait donner de l'amour !. . . Je fuirai avec horreur ce monde que vous avez maudit et qui vous a rejeté. . . ”

Pour rompre avec le monde, non-seulement elle s'abstint désormais d'en fréquenter la société, mais, afin de marquer une plus complète séparation, elle résolut, avec l'agrément de son confesseur, d'en dépouiller les livrées. “ La modestie virginale, disait-elle, était le seul ornement qu'elle se proposait de porter. ” Sa mère, à qui elle s'ouvrit de son projet, accueillit sa proposition en éclatant en sanglots. “ Que prends-tu de trop, mon enfant, lui dit-elle ? ” Après une petite discussion, elle s'opposa nettement au changement, refusa de faire des dépenses pour acheter des vêtements plus médiocres.

Quelque temps après, Aurélie obtint cependant ce qu'elle désirait avec tant d'ardeur. Elle remplaça ses toilettes aux fraîches couleurs par un costume noir et presque religieux. Quand, la première fois, on la vit passer dans la rue Girouard, les yeux modestement baissés, se rendant de la maison de son père à l'église paroissiale, les curieuses, — il n'en a jamais manqué dans nos petites villes canadiennes, discrètement dissimulées par le vert feuillage de leurs galeries ou embusquées, comme en un poste permanent d'observation, derrière leurs persiennes demi closes d'où elles découvrent tout, croyant n'être pas vues, — souriaient et échangeaient

entre elles quelques paroles malignes. Elles préludaient ainsi à ces cancans qui devaient durant de longues années être une des plus rudes épreuves d'Aurélié Caouette. La jeune fille disait déjà le "*qu'on me laisse donc tranquille*" qu'elle répéta si souvent dans la suite, elle que les mauvaises langues accusaient d'agir toujours pour la galerie. Que sera-ce dans quelques années, lorsqu'on verra vêtue du même costume sombre, rappelant par sa forme un autre âge, accompagnant mademoiselle Aurélié, comme on disait alors, la jeune et charmante Sophie Raymond, la mondaine recherchée hier encore par le tout Saint-Hyacinthe léger ?

L'âme de notre héroïne n'avait pas changé aussi vite que son costume. Sous ce chapeau modeste et ce simple manteau, Aurélié, mise avec bon goût, avec une certaine recherche dans la simplicité elle-même, paraissait encore presque élégante. La jeune fille, — ce qui est tout naturel d'ailleurs, — n'avait pas tout à fait cédé la place à la religieuse.

Sous la poussée vigoureuse de la grâce, son cœur se détachait insensiblement de tout ce que le monde aime et adore. "Plaisirs du monde, écrit-elle, beautés fragiles de la terre, vous n'êtes rien à mes yeux. Oh ! je vous méprise !" Il est une chose que le monde recherche sans jamais se lasser : ce sont les visites, les longues causeries, où l'on trouve le moyen de parler des heures sans rien dire de sérieux, mais non pas sans manquer à la charité et sans faire de fortes brèches à la réputation du prochain. Pour s'en abstenir, malgré de pressantes et souvent importunes sollicitations, il faut une certaine force d'âme, ou bien il faut en avoir mesuré toute l'inutilité et comprendre que passer ainsi son temps, c'est sacrifier sa vie au néant.

Aurélié vit qu'il y avait là pour elle un grand obstacle à sa perfection. Comment, en effet, dans le bruit de ces paroles qui s'échappent de la bouche en flots tumultueux et ininterrompus, pourrait-on prêter une oreille attentive à la voix du Bien-Aimé, dont le murmure, doux comme la brise aux beaux soirs d'été, se laisse deviner plus qu'il ne se fait entendre. "Je n'entrerai dans les affaires des autres, consigne-t-elle dans ses notes, qu'avec le plus grand ména-

gement, et seulement quand la charité m'en fera une obligation ; autrement elles ne me seront rien. Je les verrai sans m'en informer, sans y porter un regard curieux. Je ne me mêlerai de rien. Si je reconnais que quelqu'un a commis une faute grave, et que je ne sois pas capable de la reprendre, je me bornerai au zèle silencieux ; j'irai avec amertume pleurer, gémir et prier devant mon Crucifix : j'implorerai le médecin céleste de porter remède au blessé !..”

Si elle fuit les visites mondaines, elle reçoit celles des pauvres avec un joyeux empressement. Un jour Aurélie se trouvait seule ; son père travaillait à deux pas de là dans son atelier de forgeron et sa mère était absente. Un vieillard de quatre-vingts ans, dont les membres à demi-nus n'étaient qu'une plaie, vint frapper timidement à la porte de la maison Caouette. Elle l'accueille avec bonté, le fait approcher du feu ; comme il paraissait très fatigué, la jeune fille lui prépare un bon lit, et, après l'avoir fait manger, le prie de se coucher. Le temps était mauvais, une pluie froide chassée par un violent vent du nord venait battre les vitres ; elle demande à son père, qui la lui accorde aussitôt, la permission de laisser le vieillard passer la nuit sous leur toit.

La vue de ce pauvre, résigné et regardant ses souffrances comme une juste punition de ses fautes, fit naître dans l'âme de mademoiselle Aurélie de grands désirs de se sacrifier. Dès lors, elle veut se priver de mets tant soit peu délicats, coucher sur la dure et s'imposer dans le secret d'autres mortifications. Elle sentait combien il lui était nécessaire de détacher, par la pratique de la pénitence et de l'humilité, son cœur trop rivé aux choses de la terre.

Au fur et à mesure qu'elle s'élève, d'autres aspirations se font jour dans son âme. “ Oh ! que je voudrais donc faire partie de la famille de Saint-Dominique ! ” disait-elle souvent. “ Mon âme y trouverait ce qu'elle cherche. ” Qui donc avait fait connaître à cette jeune fille l'ordre des Frères Prêcheurs ? Aucun dominicain n'était venu à Saint-Hyacinthe.



Du foyer allumé en France par le Père Lacordaire une.

étincelle a rejailli jusqu'au Canada (1). Il y a quelque cinquante ans tout ce qui touchait à la France, à sa grandeur, à sa foi, à son honneur, faisait vibrer le cœur canadien et lui communiquait cet enthousiasme du vieux patriotisme national, qui ne séparait jamais les intérêts de la religion de ceux de la patrie. On y fut donc très sensible au mouvement religieux créé par l'éloquence du P. Lacordaire, et par son œuvre de rétablissement de l'ordre de S. Dominique en France.

Le collège de Saint-Hyacinthe devint surtout le centre de cette admiration sympathique pour la mission providentielle de l'illustre dominicain. Les Conférences de Notre-Dame de Paris y étaient reçues dès qu'elles paraissaient en brochure ; on les lisait en public ; professeurs et élèves s'enivraient de cette parole inspirée et se laissaient entraîner à l'étrange fascination qu'elle exerçait autour d'elle.

Lorsqu'on vit se répandre en France l'ordre des Frères Prêcheurs, la pensée vint tout naturellement d'avoir aussi au Canada un rejeton de cette souche, et tout doucement on se mit à préparer les voies.

Un homme surtout s'était fait l'ardent champion de la cause dominicaine ; c'était le docte et pieux abbé J. Sabin Raymond, supérieure du collège de la ville.

En 1842, pour rétablir sa santé, épuisée dans les durs labeurs de l'enseignement, il entreprit le voyage de Rome. Il y passa plusieurs mois, laissant sa belle âme s'enivrer des parfums de la Ville éternelle et vibrer à tous les souvenirs de l'antiquité.

A son retour par la France, il fit un long détour pour rencontrer le Père Lacordaire, à Nancy, en Lorraine. Il vit longuement cet homme dont la parole remuait et convertissait les foules, et dont le sang, uni au sang de son Dieu dans le mystère d'héroïques pénitences engendrait des légions de disciples. La vue de ce saint religieux l'émut grandement, et, un instant, il songea à se donner à lui.

La Providence le voulait ailleurs. S'il ne pouvait être un frère-prêcheur, il lui était réservé, de concert avec les premiers évêques de St-Hyacinthe, de jeter la semence dominicaine dans le sol fécond du Canada.

Quelques années après son voyage d'Europe, il revê-

(1). Lettre du P. Chocarne, O. P.

tait des mains de son évêque, l'habit de tertiaire. Dès lors, sa grande ambition fut de recruter des membres à cette sainte milice de la pénitence. Sa première conquête parmi les personnes du monde fut sa pénitente Aurélie Caouette. C'est le trente août 1854, jour de la fête de sainte Rose de Lima, en l'église Notre-Dame du Rosaire, qu'eut lieu la cérémonie. A celle qui avait déjà une si particulière dévotion au Précieux-Sang de Notre-Seigneur et qui devait dans la suite fonder un Institut destiné à lui rendre un culte spécial, Monsieur Raymond donna en religion le nom de la grande sainte dominicaine, l'apôtre et le théologien du Précieux-Sang, Catherine de Sienne (1).

Dire la joie de la nouvelle tertiaire est chose impossible ; elle exultait. Ne voyait-elle pas dans cet acte la réalisation d'une partie de ses vœux ? Elle voulait ne plus appartenir au monde, et déjà elle était comme une religieuse, vivant encore dans le monde, c'est vrai, mais attendant avec confiance le jour où elle pourrait enfin se dérober complètement à ses regards.

Désormais elle s'efforcera de marcher sur les traces des saints qui lui ont été donnés pour modèle. Fille de Saint Dominique et de Sainte Catherine de Sienne, elle voudra réaliser dans sa vie leurs sublimes vertus. "Mon bien cher Père saint Dominique et ma bien-aimée protectrice sainte Catherine, s'écrie-t-elle dans une prière, rappelez-vous que je suis aussi l'épouse anéantie de Jésus qui est un époux de Sang. Aidez-moi à marcher comme vous à sa suite et d'un pas ferme ; que, comme vous, je préfère le mépris aux louanges." Esprit de zèle et de pénitence, telle est bien la note caractéristique du Tiers Ordre de Saint Dominique, note que nous retrouvons toujours dans la vie de l'innombrable légion d'âmes qui se sont sanctifiées dans les rangs de cette austère milice. Dans la suite

(1) Je soussigné, vicaire général du diocèse de Saint-Hyacinthe, membre du Tiers-Ordre de la Pénitence de Saint-Dominique, en vertu d'une délégation à moi donnée par le R. P. Lacordaire, provincial des Frères Prêcheurs de France, en date du premier août de la présente année, déclare avoir admis aujourd'hui, sœur Aurélie Catherine Caouette, à la profession, au susdit Tiers-Ordre de la Pénitence de Saint Dominique. En foi de quoi j'ai livré les présentes scellées de l'effigie de Saint Dominique. Fait et passé à St-Hyacinthe, en l'église de Notre-Dame du Rosaire, le trente août mil huit cent cinquante quatre, jour de la fête de Sainte Rose de Lima.—
RAYMOND, Ptre., Vic. général.

de cette étude, nous verrons combien pleinement sœur Catherine Aurélie le réalisa.

Le patriarche Dominique ne pouvait manquer d'être satisfait de sa nouvelle enfant. Pour lui prouver qu'elle lui était agréable, il se plut à la combler de faveurs signalées. Deux fois, sœur Catherine crut le voir, revêtu des blanches livrées de son ordre, environné de flots de lumière, le visage calme et radieux, lever les mains pour la bénir ; et il lui semblait alors entendre ces paroles : " Ma fille que la douce paix du ciel demeure éternellement avec toi."

La pieuse tertiaire aimait passionnément son Ordre ; elle était fière de son glorieux passé et rêvait son établissement au Canada. Cet habit blanc qu'elle avait tant désiré elle voulait le porter toujours même en public. Par mesure de prudence et pour éviter la singularité, son confesseur dut le lui interdire, ne lui permettant de le revêtir que durant la récitation de son office. Dans ses moments de loisir, à la demande de M. Raymond, elle confectionnait pour les élèves du collège des cordons de Saint Thomas d'Aquin, témoignant ainsi de la grande dévotion qu'elle avait pour le docteur angélique, à l'intercession duquel elle obtint des grâces de choix.

Un trait pour terminer. Il s'agit de la réception au Tiers-Ordre de celui dont nous aurons à parler souvent dans la suite de ce récit, de Monseigneur Joseph LaRocque, de sainte mémoire. Elle eut lieu au Séminaire de Saint-Hyacinthe, dans une petite chapelle dédiée à saint Prosper et en présence des reliques de ce jeune martyr, devant lesquelles tant de jeunes gens se sont agenouillés demandant la force dans les combats pour la vertu et l'inspiration qui devait orienter définitivement leur vie.

Cette modeste cérémonie se fit d'une manière tout à fait privée. Seulement Mgr LaRocque voulut que Mademoiselle Aurélie eut le privilège d'y assister, ainsi qu'une religieuse de la Congrégation qui l'accompagnait. Le postulant tertiaire était revêtu, sur sa soutane violette, du rochet et du camail.

Au moment où il allait prononcer la formule d'engagement dans le Tiers-Ordre, sa pieuse sœur en Saint Dominique eut une inspiration aussi gracieuse que tou-

chante. Elle alla prendre un des lis qui composaient la parure de l'autel, et elle le lui présenta.

L'évêque qui tenait déjà un cierge de la main droite prit le lis de la main gauche et le garda jusqu'à la fin de la cérémonie de réception.

Mgr LaRocque et Monsieur Raymond étaient vivement émus. Que de choses peut-être, ce lis blanc, emblème des âmes candides et virginales, ne disait-il pas à leur esprit et à leur cœur ?... Et s'ils avaient pu voir, dans l'avenir, toute cette génération de vierges dont ils devaient être les pères et les gardiens, n'auraient-ils pas trouvé cette pensée encore plus symbolique et plus profonde ?

FR. A. VUILLERMET, O. P.

(A suivre)

— o —

Chronique Dominicaine

SON EM. LE CARDINAL R. PIEROTTI, O. P.

Une dépêche de Rome nous annonce la mort de Son Eminence le cardinal Raphaël Pierotti, de notre Ordre.

Il naquit en janvier 1836, à Forbano de Vescovo. De bonne heure prévenu de la grâce divine, il résolut de renoncer au monde, et dès l'âge de quinze ans, il reçut l'habit de l'Ordre au couvent d'Anagni. Son noviciat terminé, il alla commencer ses études philosophiques et théologiques à Pérouse. Il les termina à Rome, au couvent de Sainte-Marie-sur-Minerve. Successivement lecteur, régent, maître des novices, il fut enfin nommé curé de la paroisse de la Minerve et exerça cette charge pendant seize ans, jusqu'au jour où la confiance de Léon XIII l'appela, en 1887, aux hautes fonctions de Maître du Sacré Palais.

On sait que cette charge, créée pour Saint Dominique, n'est jamais sortie de sa famille. Elle est une des plus importantes de la curie et son titulaire habite le palais du Vatican, dont il a pour ainsi dire la charge au point de vue spirituel.

C'est le 27 octobre 1897 qu'il avait été élevé au cardinalat.

NOUVELLES DE L'ORDRE

Par décision du Très Révérend Père Provincial de France, le T. R. P. H. Hage a été nommé, en date du cinq août, vicaire provincial pour toutes les maisons de cette province au Canada et aux Etats-Unis.

Le T. R. P. Louis Mothon, arrivé au terme de sa charge a été renommé supérieur de notre maison de Lewiston.

Les travaux de construction de l'Eglise Saint-Pierre avancent rapidement. On espère d'ici à quelques mois pouvoir célébrer les offices religieux dans le soubassement de l'édifice.

Le T. R. P. Paul Duchaussoy, a été nommé supérieur de notre maison de Montréal. Le Révérend Père n'est pas un inconnu au Canada où il a déjà pendant plusieurs années exercé le saint ministère.

Le Rosaire est heureux de saluer le retour de celui qui, pour une large part, a contribué à sa fondation et au développement de la Confrérie du S. Rosaire en Canada.

Plusieurs sœurs dominicaines de la Présentation de Tours qui doivent prendre la direction du nouvel hôpital de Fall-River, sont arrivées dans cette ville.

Nous souhaitons la bienvenue sur le sol de l'Amérique à ces filles de Saint-Dominique. Puisse leur généreux apostolat être fécond en fruits de salut.

CHEZ LES SŒURS DOMINICAINES DE LEWISTON

Mardi, le 15 août, en la fête de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie, Mgr Hurley, vicaire général du diocèse de Portland, a donné l'habit des Sœurs Dominicaines du Tiers-Ordre enseignant à Mlle Chabot, de St-Hyacinthe, dans la chapelle du Collège.

C'est la première vestition qui a lieu chez les Sœurs dominicaines, depuis leur arrivée de France. La bénédiction de Dieu ne manquera pas à cette œuvre qui nous est si chère, et nous espérons que la Providence donnera à l'Ordre un grand nombre de vocations parmi les jeunes Canadiennes.



LE

ROSARY

ET

Les Roses de St-Dominique

LÉGENDE

Saint Dominique venait d'instituer le Rosaire afin de faire comprendre et méditer à tous les mystères de l'Incarnation du Fils de Dieu et de la Rédemption des hommes Rempli lui-même de ces saintes pensées, et songeant aux féconds résultats que leur méditation assidue produirait pour la foi des peuples, le Bienheureux suivait la route qui conduit à Sorèze ; il marchait depuis longtemps sans s'apercevoir de la fatigue ni de la longueur du chemin, mais, voyant que le jour baissait, il pressa le pas afin de rentrer au couvent avant la nuit.

Tout dans la nature semblait se recueillir ; les derniers rayons du soleil

doraient la cime des montagnes, s'infiltraient à travers le feuillage, et venaient éclairer, et pour ainsi dire caresser et saluer une grande croix de pierre élevée à l'angle du chemin par la main pieuse des fidèles. Les oiseaux dans un mélodieux concert, adressaient leur hymne du soir au créateur. Dominique se sentit ému ; et, s'agenouillant au pied de la croix, qu'il embrassa avec amour : " Sois bénie, dit-il, ô croix, notre unique espérance ! puissent les hommes, mes frères, comprendre tout ce que tu leur as apporté de joie, de paix et de bonheur ! ramène vers toi leur esprit égaré, dissipe le doute et l'ignorance, sois leur refuge et leur salut, ô croix mille fois bénie ! " et des larmes de reconnaissance et d'amour s'échappèrent de ses yeux ; elles coulèrent plus abondantes encore quand il se prit à songer à l'ingratitude des hommes ; il supplia Dieu de leur pardonner, et, comme il achevait sa prière, l'ange du sommeil l'effleura de son aile et il s'endormit.

Quelques instants s'étaient à peine écoulés, qu'il sembla au Bienheureux qu'une voix d'une douceur extrême l'appelait ; il ouvrit les yeux et fut saisi de surprise et de crainte en voyant devant lui un messager céleste. L'ange le rassura et lui dit : serviteur de Dieu, tes prières sont agréables au Seigneur, et bénies soient les larmes qui coulent pour obtenir le pardon des pécheurs. Ces larmes saintes, nous les recueillons avec bonheur, et, portées aux pieds du Tout-Puissant, elles fléchissent sa colère, et retombent sur la terre comme une douce rosée.

Le Seigneur bénira ton œuvre du Rosaire, et je viens t'apprendre l'histoire de l'origine de cette rose dont tu empruntes le doux nom et que le temps, les persécutions et les guerres ont fait oublier.

Le sacrifice sanglant de la croix était accompli, la très-sainte Vierge venait de recevoir dans ses bras le corps inanimé de son divin Fils, et, comme elle pressait sur son cœur maternel celui qu'elle aimait si tendrement, on vint lui demander pour l'ensevelir. Oh ! attendez encore, dit-elle, laissez-moi contempler mon Bien-Aimé et détacher de son front meurtri cette couronne d'épines que je veux emporter et garder toujours. Et d'une main délicate, écartant doucement la chevelure ensanglantée de Jésus, elle en détachait ce douloureux diadème. Au moment de retirer la dernière épine, plus profondément enfoncée que les autres, la mère de Jésus sentit ses forces l'abandonner, et l'excès de sa douleur la faire tomber en faiblesse, lorsque soudain, tout près de l'épine, elle vit éclore une petite rose. A cette vue, le courage et l'espérance revinrent dans son cœur, la Reine des prophètes se souvint alors des paroles de Jésus et de sa gloire prochaine, la peine amère qu'elle ressentait lui avait fait oublier ces choses que la vue d'une petite rose lui rappelle : " Sois bénie, dit-elle, rose chérie, teinte du sang de mon Bien-Aimé, et repose sur mon cœur comme un gage d'amour et d'espérance " et, se tournant vers Joseph d'Arimatee et les autres qui s'étaient un peu éloignés, elle leur remit cette dépouille sacrée qu'ils embaumèrent avant de la déposer dans le sépulcre.

Jean, le disciple que Jésus aimait, la poitrine oppressée de sanglots, l'âme brisée de douleur, était resté au pied de la croix qui lui servait d'appui. Ses yeux voilés par les larmes ne distinguaient plus rien, et son esprit, comme anéanti, était plongé dans une espèce de torpeur qui l'empêchait d'agir et de penser.

Marie, que Jésus avait donnée pour mère à saint Jean, et à tout le genre humain dans sa personne, Marie voulut commencer à remplir au pied de la croix les devoirs de sa nouvelle maternité ; elle s'approcha du disciple bien-aimé et lui dit : Jean, mon enfant venez ; et l'attirant doucement, ils s'éloignèrent en silence et arrivèrent à la maison de saint Jean, devenue celle de Marie, sans avoir prononcé une seule parole, tant leur chagrin était profond.

Pendant ce temps, Marie, mère de Jacques et de Jean, Salomé et les autres femmes avaient aidé à embaumer le corps du Sauveur et l'avaient enseveli. Pâles d'émotion, elles regagnaient leurs demeures. Seule, Marie Magdeleine restait à l'entrée du tombeau, pour ne pas quitter celui dont rien, pas même la mort, ne pouvait la séparer.

A la prière de Marie, Jean avait consenti à prendre un peu de repos ; son ange gardien, de son aile légère, avait rafraîchi son visage brûlant, et depuis quelques minutes le sommeil était venu suspendre le sentiment de sa douleur. Lorsque la mère de Jésus entra, elle s'approcha avec précaution du lit du jeune disciple ; puis, regardant ce doux visage dont la souffrance avait altéré les traits charmants : "Cher enfant, dit-elle, repose en paix, demain je t'apprendrai une grande nouvelle, et bientôt ta peine se changera en joie. Je t'aime pour la candeur de ton âme et la bonté de ton cœur. S'il ne m'était donné de te consoler et de soutenir tes frères, je le sens, rien ne pourrait me retenir sur cette terre, car Jésus est ma vie, et mourir me serait un bien."

La très-sainte Vierge sentant alors la tristesse envahir son cœur, y porta la main et sentit sous ses doigts la rose du Calvaire : "O mon Bien-Aimé, ton amour ne m'abandonnera jamais ; je te posséderai dans le sacrement qui te contient tout entier, jusqu'au jour où je serai réunie à toi dans le ciel" ; puis, arrêtant de nouveau son regard sur saint Jean, elle se retira après l'avoir béni.

Le lendemain, Jean, en s'éveillant, se rappela les événements de la veille, et retrouva le sentiment de sa douleur ; en apercevant Marie, il ne put retenir ses larmes, et lorsqu'elle l'appela son enfant, il la supplia de ne pas lui donner ce nom que Jésus seul était digne de porter ; mais elle lui rappela les paroles du divin Maître, et lui fit comprendre qu'il manquerait d'obéissance s'il n'agissait pas selon la volonté de Jésus.

Après le repas du soir qui fut silencieux, Jean se trouva seul avec Marie, et pour la première fois, la nommant sa mère, il lui demanda d'où venait le parfum de rose qu'il sentait auprès d'elle.

Mon enfant, répondit Marie, cette douce senteur s'exhale d'une petite

rose que depuis hier je porte sur mon cœur : c'est un présent de Jésus. Au moment où, détachant sa couronne d'épines, je me sentais défaillir, il fit éclore cette fleur qui me rappela ses paroles, son amour envers les hommes qu'il m'a donnés pour enfants, et la promesse de le voir bientôt dans sa gloire. Demain, avant que l'aube ne paraisse, Jésus sera ressuscité, et tous ceux qui l'aiment seront merveilleusement consolés. Scribes et Pharisiens ont pu se retirer la tête haute, croyant leur victoire assurée, mais ils se trompent. La victoire n'est pas dans le présent, elle est dans l'avenir. En vain ils ont scellé le tombeau, ils l'ont fait entourer de gardes. Jésus a dit : Je ressusciterai le troisième jour ; et demain, revêtu de gloire et de lumière, il sortira triomphant du sépulchre.

Le lendemain, la prédiction s'accomplit, et depuis, la synagogue renversée, le monde évangélisé vinrent prouver la force et la vérité de la parole du Christ.

La très-sainte Vierge assista au commencement de l'Eglise naissante, encourageant et soutenant ses enfants, puis lorsque son heure fut venue, Dieu la fit entrer dans sa gloire, et le Très-Haut la proclama reine du ciel et de la terre, reine des anges et des hommes.

Quand la sainte Vierge mourut un des apôtres était absent, et, à son retour, il fit ouvrir le tombeau afin de contempler une dernière fois le doux visage de sa divine mère ; mais le corps immaculé de Marie que la corruption ne pouvait atteindre n'y était plus. On ne trouva que des roses. Les apôtres se partagèrent ces fleurs qui leur rappelaient les vertus, la grâce et la bonté de leur mère, et comme ils savaient ce qui s'était passé au Calvaire, ils convinrent que la rose serait le symbole de l'amour de Jésus pour les hommes. En effet, ne leur en avait-il pas donné une preuve éclatante, en leur laissant pour mère sa mère bien-aimée qui était elle-même cette rose mystérieuse.

Comme l'ange achevait son récit, la Reine du ciel apparut entourée de lumière et couronnée d'étoiles : "Dominique, dit-elle, tout ce qui peut contribuer à la gloire de Jésus, à le faire connaître et aimer, m'est particulièrement agréable. J'accepte l'institution du Rosaire, et pour te prouver combien il m'est cher, je te donne cette rose du Calvaire : ne crains pas qu'elle se flétrisse, elle se multipliera à l'infini. Tu en donneras à tous ceux qui font partie de ton Ordre ; puis aux cœurs confiants et bous qui viendront en chercher, et voici la bénédiction que tu prononceras sur les roses au moment de les distribuer :

Dieu qui créez et conservez le genre humain, qui donnez les grâces spirituelles, et qui accordez le salut éternel, bénissez de votre sainte bénédiction ces roses que nous vous présentons aujourd'hui avec dévotion, en l'honneur du Rosaire de la Bienheureuse Marie toujours vierge, en vous demandant de les bénir et de répandre en elles par la vertu de votre sainte croix la bénédiction céleste. Que ces roses que vous avez données à l'homme afin

qu'elles le réjouissent de leur parfum et qu'elles guérissent ses maux, reçoivent par le signe de la sainte croix une bénédiction telle que ceux qui les approcheront de leurs maux, ou qui les emporteront dans leurs maisons, reçoivent leur guérison ; que les démons et leurs ministres s'éloignent, tremblent et fuient effrayés de ces habitations et qu'ils n'osent plus tourmenter vos serviteurs, par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Et la douce vision disparut.

Quelques instants après, le soleil se leva radieux, et saint Dominique aurait pu se croire le jouet d'un songe, s'il n'eût trouvé près de lui la rose que la Reine du ciel lui avait donnée. Il loua Dieu, remercia de toute son âme la Très-Sainte Vierge et emporta précieusement le don béni qu'il venait de recevoir.

Le cœur rempli de joie, il rentra dans son couvent, il cueillit toutes les roses du jardin, puis il appela tous les religieux et les engagea à le suivre au couvent des Dominicaines. Bientôt la grosse cloche rassembla dans la chapelle religieuses et novices. Saint Dominique, après avoir offert le saint sacrifice, raconta la vision qu'il avait eue pendant la nuit.

Il bénit les roses selon l'instruction qu'il en avait reçue et les distribua à tous. Il resta quelques instants pour s'entretenir avec ses filles et pour jouir de la joie qu'elles éprouvaient de ce présent inattendu. Une rose restait encore, c'était celle que saint Dominique avait trouvée au pied de la croix. C'était la plus belle.

Sachant que le saint religieux ne gardait rien pour lui, une jeune Dominicaine, plus curieuse que les autres, osa lui demander ce qu'il allait faire de cette rose.

Ma fille, répondit-il, je la destine à l'une de vous. Chacune s'interrogeait tout bas et se reconnaissait indigne d'un don si précieux ; puis les noms de Cécile et de Catherine se trouvèrent sur toutes les lèvres. Elles étaient si bonnes, si pieuses. Laquelle des deux aurait la fleur bénie ? Saint Dominique souriait, et ne laissait rien deviner de sa pensée. Une jeune novice semblait ne pas prendre part à la préoccupation générale : le front soucieux et l'air mécontent elle se tenait un peu à l'écart.

On avait à se plaindre de Sœur Bathilde, il y avait sur son compte plus d'un sujet de mécontentement ; on hésitait à l'admettre dans l'Ordre. Aussi les religieuses furent-elles bien surprises, quand elles virent saint Dominique se diriger vers la novice et lui présenter sa rose.

Mon Dieu ! dit Bathilde étonnée, troublée, je ne puis accepter, c'est impossible, je ne mérite pas une telle faveur, et tombant à genoux, elle s'écria : je suis si mauvaise, et vous le savez bien ! . . .

— C'est vrai, mon enfant, et c'est justement pour cela que je vous donne ma rose ; elle vous rendra bonne, si vous ne l'êtes déjà, car reconnaître ses fautes et les pleurer, c'est être bien près de s'en corriger.

Prenez, ma fille, je suis heureux de vous la donner.

La novice prit en tremblant la fleur bénie, et leva son visage baigné de pleurs sur saint Dominique. Une larme aussi, larme de joie, roula sur la joue du Bienheureux et tomba sur la fleur qui la recueillit dans son calice embaumé, et du haut du ciel, la Reine des anges aussi dut se réjouir, parce qu'une pauvre âme avait été ramenée à Dieu.

Ce que je viens de vous raconter est une simple légende, vous n'êtes pas obligé d'y croire ; mais, si comme moi, vous aimez tout ce qui peut rappeler une sainte et douce pensée, ces roses vous diront qu'il faut soutenir, ranimer les faibles et relever ceux qui sont tombés.

Quand donc viendra la fête du Rosaire, faites bénir des roses, empor-

tez-les dans vos maisons, donnez-les à vos amis. Attachez une de ces charmantes fleurs aux rameaux du buis béni qui orne votre Christ, pour en égayer le feuillage sombre, et, quand viendra votre dernière heure, si malgré les secours de l'Eglise et l'image du divin Crucifié, le démon cherchait encore à effrayer votre âme, la vue de cette petite fleur, j'en suis sûr, vous rappellerait la tendresse de votre céleste mère et sa douce influence ramènerait le calme dans votre esprit, la confiance et l'espérance dans votre cœur.

ROSARIO.

— 0 —

AU SANCTUAIRE DE SAINT-HYACINTHE

Plusieurs pèlerinages sont venus visiter le Sanctuaire de Notre-Dame du Rosaire, au cours du dernier mois. C'est d'abord celui de Saint-Aimé, Saint-Robert et de toutes les paroisses desservies par le chemin de fer de la Rive Sud. Toujours très nombreux, cette année, grâce au zèle de Messieurs les Curés de ces paroisses, il comptait 800 pèlerins.

Quelques jours après, Notre-Dame de Grâces de Montréal amenait sa pieuse phalange aux pieds de la Vierge du Rosaire.

Dans notre dernière chronique nous avons oublié de signaler le pèlerinage de Saint-Eusèbe de Montréal. Plus d'un millier de paroissiens s'étaient rendu à l'appel de Monsieur le Curé.

D'autres contingents, moins nombreux, sont venus s'agenouiller aux pieds de la Vierge, et la prier dans le silence et le recueillement.

L'esprit de piété des pèlerins nous a beaucoup édifiés. Ils ont chanté avec entrain les louanges de la Vierge du Rosaire. A voir la joie qui rayonnait sur le visage de tous, on devinait le contentement de leurs âmes. Puisse la Vierge si bonne avoir exaucé toutes leurs prières. C'est le souhait que nous faisons en disant à ces dévots de Marie :

Au Revoir!

IMPRIMATUR :

† MGR F. X. BERNARD, Vic.-Capitulaire.

RÉDACTION - - - fr. A. VUILLERMET.

ADMINISTRATION - fr. C. DOYON.